

Revue Catholica

Revue de réflexion politique et religieuse

De la France catholique à l'Église qui est en France. Panorama d'une autodestruction

Christophe Réveillard , le dimanche 6 mai 2012

Poursuivant son travail d'étude sur l'évolution récente du catholicisme français[01] , Yvon Tranvouez, professeur d'histoire contemporaine à l'Université de Brest et membre du Centre de recherche bretonne et celtique, offre dans un ouvrage récent, *Catholicisme et société en France au XXe siècle*[02] , un panorama assez large et complet de l'évolution du catholicisme français, du Ralliement à aujourd'hui. Issu de treize travaux scientifiques (communications de colloques, contributions dans des livres collectifs et articles de revue d'histoire religieuse), cet ouvrage se scinde en quatre parties très denses. La première partie évoque « un catholicisme d'action », un puissant mouvement, principalement représenté par les patronages et, bien sûr, par l'Action catholique, à travers leurs acteurs, leurs enjeux et leurs conflits. La deuxième partie développe une description de la fascination du communisme, mélange d'attrance et de répulsion, dans un cadre général de déchristianisation rampante, conduisant, in fine, à la crise du progressisme chrétien. La troisième partie « saisi[t] l'évident de la conscience catholique affrontée au monde moderne dans la seconde moitié du XXe siècle », sorte de divorce apparent entre foi chrétienne et culture contemporaine, que l'auteur choisit d'illustrer par deux aventures, celle collective du monastère de Boquen, et celle prenant la forme de l'itinéraire de l'abbé Lemarchand, alias Jean Sullivan. La quatrième partie se concentre sur la personnalité, le style et le rôle des évêques français du siècle.

Une corrélation paradoxale entre dynamique apostolique et crise religieuse

Le constat de l'universitaire est assez simple et lapidaire, il est connu et, sous de nombreuses autres formes et autres plumes, a déjà été dressé : « En France, il n'y a pas si longtemps, le catholicisme occupait le territoire et scandait le temps. Il est devenu, dans notre société, affaire de réseaux et de rassemblements ponctuels[03] . Nous étions hier dans un catholicisme de convention, largement partagé, et nous voilà aujourd'hui dans un catholicisme d'élection, réduit à une minorité. Entre ces deux moments, des années 1880 aux années 1980, s'est déployé un catholicisme d'action, porté par un puissant mouvement catholique dont on n'a plus idée ». Lors des précédentes études publiées dans ces colonnes sur les différents travaux analysant le déclin accéléré de la position de l'Église dans diverses sociétés pourtant anciens « espaces de chrétienté », il apparaissait qu'une rupture s'était récemment fait jour dans l'historiographie religieuse et rompait enfin la monotonie des sempiternelles analyses quasi dialectiques des sociologues et des politistes sur le phénomène. C'était bien à partir de mouvements et sous l'impulsion d'hommes d'Église qu'avaient été actionnés de puissants leviers dont les effets ultimes furent et son retrait progressif du champ politique et le déclin du nombre de ses fidèles pratiquants. L'étude le plus souvent sociologique d'un dépassement, d'une inadaptation du message évangélique et du modèle qu'il propose, est

donc heureusement délaissée par certains universitaires plus attachés à analyser la réalité de la force sociale et du dynamisme que des mouvements d’Eglise ont pu représenter pour, paradoxalement, eux-mêmes façonner un avenir déchristianisé.

Yvon Tranvouez le suggère assez clairement en insistant sur « la corrélation paradoxale entre une dynamique apostolique impressionnante et une crise religieuse spectaculaire ». L’auteur met d’ailleurs en valeur un lien tissé de multiples manières, plus ou moins chronologique, plus ou moins intense, etc., entre mouvement d’Action catholique, progressisme chrétien, « ébranlement des consciences croyantes les plus investies dans le monde moderne » et portrait du groupe épiscopal français.

L’évidence de cette orientation est à nouveau illustrée dans le parallélisme établi par l’auteur entre le discours du cardinal Suhard, venu en 1948 manifester la solidarité des catholiques français aux Allemands pour la commémoration du 700^e anniversaire de l’édification de la cathédrale de Cologne, laquelle avait souffert des bombardements de la Deuxième Guerre mondiale, et le commentaire fait par le dominicain Chenu de la photo qui servira d’illustration de la dernière page du premier numéro de La Quinzaine[04], celle de l’ange au tuba, sculpture restée intacte de cette même cathédrale, protégée par un filet métallique parce que située sur un pan de mur endommagé, mais dont le tuba traversait les grilles protectrices[05]. Les propos du cardinal sont ceux d’un appel « sans équivoque » à la restauration de la chrétienté : ce rassemblement de soutien entendait, selon lui, « affirmer aux yeux du monde, en pleine clarté, sans équivoque, notre volonté indomptable et unanime, de refaire au XX^e siècle ce que nos pères ont su réaliser au XIII^e : refaire la chrétienté »[06]. Tandis que le père Chenu voyait dans l’image de l’ange « la trompette triomphante appelant le peuple au combat de la liberté et du bonheur », malgré les entraves des « déterminismes collectifs » et des « blocages totalitaires » pour témoigner au sein du monde moderne « dans les conditions de la révolution nécessaire »[07].

Le patronage comme « séminaire de l’Action catholique »

Yvon Tranvouez débute donc ce voyage au sein de l’Eglise au XX^e siècle et en France par l’étude des vicaires de patronage dont le mouvement Coeurs Vaillants joua à partir de 1936 le rôle d’une fédération des patronages catholiques en France. L’auteur cite le chanoine Boulard[08] qui avait paramétré trois éléments indispensables au développement des patronages : l’existence de vicaires est le privilège de diocèses relativement « bien pourvus en vocations sacerdotales au regard de la population dont ils ont la charge et de la densité de leur réseau paroissial » ; résultat : la géographie de cette charge pastorale correspond à celle de la pratique religieuse, ce seront les diocèses les plus pratiquants qui seront touchés. Or, dès l’origine, le patronage est conçu comme un « outil pastoral dirigé spécifiquement vers la jeunesse », un moyen pour les curés de renouer le contact avec une population qui les ignore, une stratégie de reconquête par le patronage que vont appliquer trois générations de prêtres entre celle née avant 1860, déjà recteurs ou curés quand les patronages se sont développés, et celle née après 1930 qui ont commencé à exercer « lorsqu’on ne voyait plus que par l’Action catholique ». [...]

Le dimanche 6 mai 2012 à 19:11 . Classé dans [Numéro 115](#). Vous pouvez suivre toutes les réponses à ce billet via le [fils de commentaire \(RSS\)](#). Les commentaires et pings ne sont plus permis.

